Histoire, mémoire, patrimoine

Bernard Merdrignac

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2363>

DOI : 10.4000/abpo.2363

ISBN : 978-2-7535-1852-0

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 2012

Pagination : 219-221

ISBN : 978-2-7535-1850-6

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Bernard Merdrignac, « *Histoire, mémoire, patrimoine* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 119-1 | 2012, mis en ligne le , consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2363> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.2363>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Presses universitaires de Rennes

Histoire, mémoire, patrimoine

Bernard Merdrignac

RÉFÉRENCE

François Chappe, *Histoire, mémoire, patrimoine* (édition critique établie par Jean-Yves Andrieux et Joseph Rio), Rennes, PUR, 2010, 426 p. (ISBN 978-2-7535-1132-3).

- 1 Ouvrons, contre toute attente, ce compte rendu sur la dernière phrase de l'ouvrage : « Il n'y a pas de tâche plus noble ni plus indispensable que celle-là », c'est-à-dire le « rôle éminent » dévolu à l'historien dans le « dialogue entre les civilisations ». Placée entre crochets, cette affirmation constitue en effet l'un des ajouts (« nécessaire[s] à l'intelligence du raisonnement ») que les éditeurs ont jugé bon d'apporter au développement dans lequel la théorie du choc des civilisations de Samuel Huntingdon est énergiquement dénoncée par François Chappé. Pour celui-ci, au contraire, « l'édification des civilisations » repose fondamentalement sur le concept d'« emprunt ». C'est là l'une des idées-clés de ce livre : pas de cultures sans échanges ! Le décès de F. Chappé en novembre 2007 ne lui a pas laissé le temps de mettre au net son manuscrit. Une équipe de collègues, coordonnée par Joseph Rio, s'est chargée de mener à bien cette opération délicate. Aussi cette formule lapidaire de conclusion qui leur est propre exprime-t-elle toute l'estime portée par ceux-ci à leur ami (les lecteurs pourront se reporter à ce sujet à LE BOULANGER Jean-Michel, « Pour mémoire – F. Chappé », ABPO, 2008/1, p. 7-11), sentiment partagé par le signataire du présent compte-rendu qui souscrit de tout cœur à cette appréciation. Noblesse de la pensée : le terme d'humanisme – trop souvent galvaudé – prend ici tous son sens, dans le respect des gens et de leurs expériences ; indispensable fonction citoyenne : en exposant les résultats de ses recherches, l'enseignant-chercheur se montre attentif à placer ses spéculations intellectuelles au cœur de la cité. L'historien (non plus que le militant du patrimoine), proclame ici l'auteur, « ne peut prétendre dialoguer avec le passé pour le plaisir, car l'exposition de ce plaisir influence la conscience collective ».

- 2 André Lespagnol et Jean-Yves Andrieux en présentant F. Chappé et son œuvre ainsi qu'Alain Cabantous dans la préface intitulée « Les exigences du passé » s'accordent tous trois à souligner l'originalité et la profondeur de la réflexion qui sous-tend le livre. D'abord entrepris en tant qu'habilitation à diriger les recherches sur le patrimoine maritime, celui-ci a tourné à l'essai historique dès lors que l'annonce du mal qui finit par l'emporter eut affranchi l'auteur des contraintes impliquées par la rédaction d'un mémoire universitaire. Sans se laisser aller pour autant aux facilités de l'« ego-histoire », il fait largement appel à son expérience vécue pour étayer cette brillante synthèse. Le « laboratoire paimpolais » sujet de sa thèse publiée en 1990 (*L'épopée islandaise 1880-1914. Paimpol, la République et la mer*), la fonction de conseiller technique en charge de la culture maritime qu'il a exercée en 1991-1992 auprès du secrétariat d'État à la mer, son implication, en tant qu'enseignant à l'Université Bretagne-Sud, dans la vie publique lorientaise, ont procuré à l'auteur une somme d'exemples pour nourrir une pensée qui prend ainsi ses distances avec les philosophies désincarnées de l'histoire « à la Spengler ou à la Toynbee ». C'est ainsi qu'à travers les quelques pages consacrées à quatre chansons sur Paimpol (de l'incontournable – et inqualifiable – *Paimpolaise* de Théodore Botrel jusqu'à l'émouvant cantique *Notre-Dame de Bonne Nouvelle*) se perçoit toujours l'écho de la voix chaleureuse de F. Chappé. Quitte à paraître prendre le contrepied de la dénonciation du dilettantisme citée plus haut, on est tenté de recourir ici à la locution éculée de « bon plaisir » (au sens premier de l'expression), tant il est vrai que l'évident plaisir pris par l'auteur à évoquer ces chants familiers permettra à ses lecteurs de tirer bénéfice de la pertinence de ses analyses.

- 3 Toutefois ce « grand livre » qui relève à la fois comme le définit A. Canbantous « de la démarche historiographique, de la proposition épistémologique et de l'écriture testamentaire » n'est pas d'une lecture facile. Le patrimoine maritime occupe évidemment la place qui lui revient dans l'argumentaire, du fait de sa promotion en Bretagne au cours des récentes décennies et de l'investissement personnel de F. Chappé dans ce secteur. Mais il ne s'agit pas, à proprement parler, d'un précis d'« histoire maritime ». L'auteur conteste d'ailleurs la pertinence de ce concept en constatant notamment l'ambiguïté d'une « littoralité » (voire insularité) sans « maritimité » et vice versa. Il fait donc appel à tous les champs de l'histoire moderne et contemporaine pour illustrer son propos et valider ses hypothèses, étayées par les travaux de Claude Lévi-Strauss, Michel de Certeau, Henri-Irénée Marrou, Paul Veyne entre autres ; Paul Ricoeur surtout à qui l'auteur reprend la notion de « trace » qui ne peut rendre présent le passé qu'en termes de « représentance » ou de « lieutenance ». C'est pourquoi, cette longue dissertation, dense et « foisonnante » à la fois, mérite amplement l'effort attendu du lecteur pour suivre le fil d'une démonstration sans concession, construite selon les règles rigoureuses de la dialectique.

- 4 À partir de constat de la mitoyenneté entre l'« enclos patrimonial » et le « territoire de l'historien » (intérêt pour la « trace », dépendance de l'idéologie, non-scientificité), l'auteur examine dans un premier temps la prétention des promoteurs du patrimoine, en dépit de ces similitudes, à s'affranchir des contraintes historiennes. Autrement dit, à quel titre certains vestiges du passé qu'une enquête historique traitera comme autant d'indices sont-ils sacralisés par la mémoire patrimoniale ? Sans doute l'auteur aurait-il pu tirer parti des recherches en cours des médiévistes sur le culte des reliques pour éclairer ce processus d'accession de « traces » au statut de « biens » culturels. Les pages consacrées à l'ex-voto seraient ainsi susceptibles de trouver leurs prolongements dans

l'alternative entre sacré et profane qui prévaut au Moyen Âge. Particulièrement éclairant de ce point de vue, l'exemple touchant de la « valise à pleurer » illustre la promotion des souvenirs en reliques. Certes, le cas de ce sympathique commerçant paimpolais qui se retirait une fois par an dans son grenier pour pleurer à chaudes larmes devant le coffre contenant des souvenirs de son affectation dans la Marine nationale lors de la Seconde Guerre mondiale relève du rituel individuel. Mais pas davantage que dans le cas d'activités patrimoniales reconnues collectivement, voire homologuées officiellement, le choix de ces objets pieusement conservés ne dépendait de critères objectifs. Ce sont les autorités religieuses qui authentifiaient les reliques médiévales ; or aucune autorité scientifique n'est en mesure de valider une trace comme « authentique » dans la mesure où le passé est définitivement dépassé. Bref, devant des « traces » érigées subjectivement en « biens », le patrimoine se contenterait d'« éprouver », là où l'histoire s'efforcerait de « prouver ».

- 5 Dans un second temps, l'auteur explore le versant antithétique de ce questionnement. De ce point de vue, activité historique et activité patrimoniale seraient de même nature ou plus précisément (comme il le martèle à plusieurs reprises) cette dernière serait « une modalité de l'activité historique ». Tout compte fait, en interrogeant le passé, en présentant ces « traces » au public et en en proposant à celui-ci une interprétation, les agents du patrimoine « font de l'histoire ». Même si cette intelligence du passé s'inscrit dans des modalités différentes de celles induite par la lecture d'un livre d'histoire, il n'en reste pas moins que « les apories idéologiques sont identiques ». Le « nous » académique de l'historien et le « nous » identitaire de la mémoire collective fondent les idéologies. En accord avec Régis Debré, l'auteur postule d'emblée, que « partout où s'ébranle un nous, on aura une idéologie ». Les relations entre idéologie et mythologie (avec le sens du sacré inhérent à celle-ci) font du récit mythologique un élément essentiel de l'activité patrimoniale. Ils ne l'affranchissent pas pour autant de la vérification du contexte historique qu'impose le « respect de la représentance ». C'est pourquoi l'auteur prend fermement position : « Si nous refusons la posture hautaine de l'historien, rectifiant les fantaisies mythologiques au nom d'un scientisme indigent, nous n'accordons pas à l'activité patrimoniale, nourrie en l'occurrence par la mythologie, un statut d'indépendance excluant tout droit d'ingérence historique. » Cette mise en garde toujours actuelle, ne vaut pas seulement pour les manifestations associées au patrimoine maritime avec notamment l'aventure des « Vieux Gréments » (sans parler du festival des « Vieilles charrues », son enfant adultérin !). On est à présent tenté de l'appliquer mot pour mot à une entreprise pharaonique comme celle de la « Vallée des saints » à Carnoët (Côtes-d'Armor). Ce projet d'érection d'« un formidable lieu de mémoire des premiers temps de la Bretagne » entend « redonner vie à cet héritage culturel, témoin des origines de la Bretagne ». Ne s'affiche-t-il pas comme « l'occasion de renouer avec ce qui fait l'identité profonde de la Bretagne, mais aussi l'opportunité de dynamiser l'économie locale » ?
- 6 La mise en cause, du fait de ses aspects idéologiques, du caractère « véritablement scientifique » de l'approche historique fournit une fois encore à l'auteur l'occasion de manifester son souci de la justesse d'expression, facteur de la rigueur de la réflexion. En quoi consisterait donc, demande-t-il ironiquement, une approche « à peu près (?) relativement (?) scientifique » ? Il préconise en conséquence l'exigence d'une écriture « rationnelle » de l'histoire. Or celle-ci n'est possible, de son point de vue, que « parce que les observants (historiens) sont de même nature que les observés (hommes) et parce que les observés sont, entre eux, également de même nature ». On ne peut donc

que souscrire à l'une des thèses centrale de l'ouvrage qui découle de ce postulat : « Les droits de l'homme fondent l'histoire ». Cette injonction éthique implique l'égalité absolue comme l'une des conditions de la mise en œuvre de la pratique de la « représentance ». Cette égalité se prolonge dans une égale dignité entre les œuvres, les productions, les patrimoines créés par les différentes communautés humaines.

- 7 Aussi le temps de la synthèse est-il (modestement) celui de considérations universalistes sur le concept d'humanité qui entraînent des prolongements bien venus sur le sens et la portée de la « mondialisation ». Les éditeurs ont choisi d'intituler cet ultime développement « Les énigmes de la mondialisation » et d'en faire l'épilogue d'un livre qui demeure, par la force des choses, largement ouvert. Comme l'écrit A. Cabantous, « même s'il ne suit pas nécessairement l'auteur dans toutes ses convictions, le lecteur se trouve face à une œuvre extrêmement problématisée et une contribution essentielle aux débats historiographiques ».